

Ta peau
C'est la voie lactée
Tes yeux c'est chevreuil et clignotement d'étoiles
Tes tétons sont envol de papillons
Tes hanches vasque de moire au crépuscule
Ta main drapeau blanc d'espérance
Et tes pas recherche au milieu des choses
Vers le demain des surprises et des choix

Qu'ai-je à te dire
Moi
Dans un autre continuum
Depuis le fond rongé du déroulement de la vie
Depuis la terre
Où je m'enfonce
Et où tout est accompli ?

Tends tes mains
Que je les touche
Que nous soyons ensemble l'humain
Tends tes lèvres
Que la parole soit un wifi
Entre nos cervelles
Que nous tissions ensemble
Enfin
Si possible
L'intelligence

je ne crois plus à la magie
tu entends?
t'auras beau t'efflorer en corolle
t'épanouir
faire couler de tes seins un envoûtement capiteux
ouvrir tes hanches comme une Saint-Jacques
offrir ton ventre tendre comme un rouleau de vague sur la mer
tes lèvres comme l'écume du sable
l'odeur trouble et enivrante de tes aisselles
et même la tendresse de poulpe rose de ton sexe

je ne dirai pas non
je me roulerai dedans
mais ensuite
je m'en irai

Tu fais la route
Bonhomme
Sais-tu seulement où tu vas
Sais-tu dans quel sens tu roules
Ou vois-tu seulement défiler les talus
Le long de ton coude droit
Le long de ton coude gauche
Pendant que tu rumines tes amours fanées
Tes engagements enlisés
Tes croyances étranglées
Tes espoirs racornis
Tes bras ouverts refermés ?

En attendant
Tu fixes la route bonhomme
La ligne blanche qui défile
En attendant
Ça t'anesthésie
Ça t'hypnotise
Et tu te rassures en te disant
Qu'elle s'arrêtera bien quelque part

Alors
Toujours en attendant
Bonhomme
Tu allumes la radio
Et tu t'engloutis dans la mousse d'émotion que brasse dans
l'habitacle le concerto pour violon opus 77 de Brahms

elle est là cette putain de nuit
elle est là
juste pour cacher
pour masquer
pour t'enfermer dans ta cagna
pour t'obliger à ne rien faire qu'avec ta tête

il n'y a même pas d'étoiles à ton ciel de lit
Juste le trou du cul du jour
et cet éveil hypnotique de l'insomnie
et ces yeux qui se fixent sur le mur
et comme une rumeur au loin
du côté de la ville où il doit être moins insupportable de ne pas
dormir
ni vivant ni mort c'est comme la condition des âmes errantes
que l'aube effacera du monde
je te vois
je te vois
je n'ai qu'à fermer les yeux pour te voir
à quoi bon
encore plus translucide qu'un spectre
je ne te parlerai à voix haute que si je trouve le sommeil
attente
hébétude hyper lucide
les choses au contraire de toi prennent une présence monstrueuse
elles me regardent dans les yeux
elles s'imposent dans le temps qui s'arrête

et pendant ce temps là
l'autre moitié du monde grouille bouffe se bat baise bosse et
souffre

elle est là cette putain de nuit
elle est là
juste pour cacher

pour masquer
pour t'enfermer dans ta cagna

Tout envoyer balader
La diarrhée littéraire
Les métaphores glucidiques
Les rimes cosmétiques
Les sentiments violoneux
Les attendrissements écologistes
Le sirop des beaux mots
Les états d'âne
Les frissons lubriques
Les termes rares
Les verbes sournois
Les adjectifs pourris
Les adverbes charcutiers
Les participes invariables

La merde quoi
Mon cheval pour un pinceau
Sans paroles

Le vent est tombé
Le feuillage s'est figé
La pendule s'est arrêtée
Le temps a perdu sa voix

Qu'avait-on besoin de lui ?

On flâne
On dilettante
Le souffle s'est éteint
L'enthousiasme avec lui

Qu'avait-on besoin de lui ?

On joue
On musarde
On prend le temps comme il vient
On déguste l'agonie du sérieux

Qu'avait-on besoin de lui ?

Pour bien montrer qu'il est là
L'automne commence par éteindre la lumière
Par tirer sur le ciel un rideau épais comme celui d'une scène de
théâtre. C'est tout juste s'il n'écrit pas dessus en grosses lettres
blanches le mot « koniec » comme dans les vieux films russes
Dans la salle, à présent, il fait un matin crépusculaire. On devrait
pouvoir se lever et sortir
Mais voilà
Il n'y a pas de dehors
Et on est engourdi de gris
Alors on reste là à regarder devant soi
Le pitoyable
Sans savoir pourquoi.

ne jamais pouvoir s'arrêter de partir
ne jamais pouvoir s'asseoir pour partager ce que partagent ceux
d'ici

le thé du matin la parlote du soir
les mille gestes qui soudent
les paroles qui attachent
les regards qui nouent
la complicité de l'espèce
vivre sans planète
sans être
parce que sans lieu
juste la transparence du passant
juste le pied qui ne laisse pas de trace
au ras des murs
autre

être là
Par une inexplicable erreur

j'ai fouillé la cire fondue
dans ma bobèche
pour en extraire un bout de mèche
tout consumé déjà mais encore tressé d'un peu d'espérance

j'ai pris ta main diaphane dans laquelle tremblotait l'allumette
et nous avons recréé
oh pour sans doute pas longtemps
le regard
et la flamme qui danse dans les yeux noirs

Ah la tendresse qui ruisselle de l'air un peu penchant des feuilles
et la chaleur d'or roux que répandent les rayons rasants de Râ

L'automne est une ocytocine
Un épanchement

Ah la mort douce qui s'avance feutrée comme en charentaises
Mon amour passera-t-il l'hiver ?

J'ai fini par lui tendre la main
À la solitude
Celle qu'on vit tout seul ou à deux
Ou à plusieurs
Parce que, finalement, il n'y a rien d'autre qui ne soit pas illusion
sur un écran
Et que ce trou dans la poitrine
Ce traumatisme d'être né
D'être différencié
Ne peut pas être comblé
Si ce n'est en inventant Dieu

L'amour meurtrit
L'alcool déchire
Il n'y a pas d'anesthésique
Vivre est une compulsion

Ce n'est pas moi !

C'est eux !

Moi je n'ai rien fait !

Vraiment rien !

Depuis le début !

On serait bien en peine de trouver ce que j'ai modifié au profit des hommes, des bêtes, des plantes ou des cailloux que mon pas a dérangés

Je m'habille de gris

Je passe

Discrètement

Je regarde

Je ne juge même plus

Simplement j'avais imaginé autre chose

Et il n'y a rien

Je sais bien

Je vais vers encore plus de rien

Sera-ce très différent ?

J'ai pris le vent d'octobre
Sur le dos du vol
Hélicoïdal d'une akène
Je tournoie
Je gire
Comme un derviche ivre de ciel
Juste devant deux chevaux fous dont le galop délire
Sous la marée des cumulonimbus au cœur crevé de pluie

Avec des mots
J'aimerais sculpter ton corps de springbok
Mais les mots sont carrés comme Lègos
Et l'onde de ta peau
Elle
Glisse
Sinue
Indistincte
Insaisissable
Inconcevable

C'est l'automne
Le soleil est froid et doré comme un cadavre peint
Et je m'emmerde

Quelle bête saison
Déployer tant de fastes
De strass
De faux ors
Pour faire oublier qu'on commence à se geler les mimines
Je pense à ces enterrements exotiques clinquants de luxe en
papier qui cachent la mort derrière l'image de l'opulence
Et défilent d'un pas lent
Au son de trompes phalliformes

Quel travesti burlesque
Inutile
Pour ouvrir la porte au squelette blanchi
Authentique et
Nu
De l'hiver

Elle est fille d'automne
Regard de novembre mais cœur d'avril
Peau de mai
Mais con de braise du mois d'août

Elle traverse le ciel d'hiver
Incandescente
Comme une météorite
Elle fait lever les yeux et peut-être pas que ça

Elle danse la danse des sept voiles
Elle plie et déplie l'espace
Elle ouvre les cuisses
Elle accueille
Comme une éternité

Je regarde
Attendri et caustique
Ce dernier spectacle que me donne la vie
Avant qu'elle ne glisse pour toujours en coulisses

Les arbres baillent jaunâtre et s'ensommeillent de roux
Sous la couette ouatée du brouillard
La terre respire lentement cette haleine somnifère
On ne voit plus que ce qui est proche
On est
Ici et maintenant
Tout ce qui est au delà
Se perd en conjonctures
C'est froid
C'est au bord de l'hébétude
Mais c'est un arrêt du temps
Un fauteuil de l'espace
Je m'étire
Longuement
Il n'y a plus ni vie ni mort
Ni bonheur
Ni malheur
Juste ma poitrine qui se soulève
Et absorbe l'humidité du monde

Le jour ne se lève pas
Moi non plus
On va rester dans les ténèbres
Dans le cocon de velours de la nuit
De toutes façons
Pour ce qu'il y a à voir

...

On va rêver que ce demain qui ne vient pas sera meilleur
Avec la paix
L'amour
Et tous ces trucs
Qu'on voit dans les films à la télé
Entre deux massacres
Entre deux tromperies
Entre deux plaintes
Entre deux hurlements de souffrance
Entre deux épouvantes violentes si banales qu'on ne distingue plus
bien l'info de la fiction

On va faire semblant
Que le soleil ne fera plus jamais la lumière sur tout ça
On va y croire
Pour survivre

Le demi-brouillard découpe des plans successifs
Ce sont des franges noires d'épicéas qui ourlent les collines
Entre elles le soleil irradie le flou là où le permet la danse des
écharpes
C'est une phosphorescence éparse
On se croirait dans un tableau de Shitao

Je n'ai pas d'état d'âme
Seulement deux yeux

Schéhérazade
Est-on lundi ou samedi ?
Et
Bordel
Où es-tu ?

Le monde est vide
Il est peuple de fantômes imbéciles qui traînent les pieds dans la
poussière des momies
Il manque ta crinière
Ton sein menu et tiède
Ta démarche de faon

Le monde est un carrefour embouteillé d'automobiles puantes
Et le souvenir de ton parfum me tient à la gorge
Tes mains sur ma veille viande

Une fille traverse devant moi
Elle a le cul lourd
Elle enfonce l'asphalte
Je la transforme
C'est encore toi qui passe
Ma main
Mais non
Fantasme
Chimère

Schéhérazade
Est-on lundi ou samedi ?
...
J'enfonce mes pognes dans mes poches
Je traverse aussi

C'est avec mes charentaises
Que j'mets mon tenon dans ta mortaise

Que j'baise
À l'aise
Tout l'diocèse

Les mots se heurtent
Les mots ne s'entendent pas
Les mots veulent dire autre chose
Qui briserait le mur du tympan de l'autre
En vain

Les mots
Mais
Que diable as tu compris ?
Qu'ai je cru dire
Que le vent entrechoque secoue et disperse ?
Que l'incohérence brasse ?

Tu m'écoutes
Mais qu'entends-tu qui ne soit ton propre langage?
Tes propres mots

Autant le silence
Et s'en aller
Jouer avec les nuages

Il fait moche
Triste et gris poisseux
J'essaie d'aimer cette disgrâce de la forêt
Cette atteinte pulmonaire et glaireuse
Ce glaviot de l'automne
C'est à moi cette merde
C'est le réel
C'est le décompte de mes heures qui ne reviendront plus jamais
C'est ma vie
C'est ça ou rien
J'accueille

C'était la nuit

J'étais allé

Dans ce vide de lumière et de son

À sa rencontre

Où plutôt à la rencontre de son absence

Morte qu'elle était jusqu'à demain dans son sommeil

Et pour la première fois depuis très longtemps

J'ai eu du mal

Non pas de ne pouvoir la toucher

Mais qu'elle soit

Injoignable

Vivante derrière un mur de verre

En proie aux aventures incohérentes du rêve

Au pays des merveilles

Alice

Qui ne me parlera

Que demain matin

Autant dire

Dans un autre cycle des choses

ô le vent

le vent se levant
c'est le temps

tant
lisse
qui glisse
sur le monde
et la moribonde
saison
des tisons

Grise

Humide

Compacte

Plombée

Étouffante

Implacable

La mort est tombée en une nuit sur le flamboiement délirant des
feuillus

Les épicéas

Eux

Raides et décents

Un peu choqués par la luxuriance de l'ultime orgie

Percent le brouillard de leurs cîmes et ricanent de toutes leurs
dents de scie

Avec un clin d'œil

Je leur récite la cigale et la fourmi

Et un autre temps commence

C'est un jardin serti entre forêts et labours

Un ventre de femme

Une douceur amoureuse où même l'hiver se fait veste de velours

Où rien ne menace

Où le bruit s'étouffe

Où, pour une fois, les choses vont de soi

C'est un lieu paisible

Où rompre le pain ensemble

Où reposer un peu dans une lenteur suave

Avant de retourner

À l'hystérie du monde

Aujourd'hui
Épuisés d'avoir porté la vie
Les arbres ont baissé les bras
La racine dans la boue
La tête dans l'ouate humide
Ils ont les pieds froids
Et le cheveu qui se fait rare

Sur les fils immuables du téléphone
Les corneilles s'emmerdent
Et baillent un croâ
Qui abrège un soupir

L'hivernage est tout proche
Mes mains ont retrouvé la poche

L'automne est un très vieil été
Il se meurt
C'est le vent qui dispersera ses cendres
Dans l'envolée des dernières feuilles

La bise dégage
Le noroit fait table rase
Le monde sera nu
Il pleurera sa perte
Puis
À bout de larmes
Amnésique
Il palpitera de l'espoir
D'un printemps
Inédit

c'est dans son œil sombre et translucide que je vois ce qu'il y a au delà du monde

c'est la marque de sa patte qui trace le chemin du destin

c'est cette chose qui nous lie comme les deux couilles de la vie

à jamais routiers complices

survivants solidaires

maillons indissociables

indéfectibles

et son être c'est mon être

et je suis partie de lui et il est partie de moi

Sur fond de pré couleur myosotis
Le troupeau blanc des nuages cavale
Traqué par un gros loup noir solitaire et pluvieux
Il se passe enfin quelque chose
Sur cette banquise céleste
plate et grise

Ô le vent
Tu es la vie du ciel
Tu entres en moi
Tu m'injectes le mouvement
Tu me ressuscites
Tu fais respirer
L'univers

Sous le soleil horizontal
La solitude orange est de glace
Jamais le bleu du ciel n'a été aussi vide
Pourtant les arbres dénudés tendent en vain vers lui des squelettes
de mains

Et le silence
Et l'immobilité figée des choses
Et le rien qui est ici
Nu

Et ton absence